Document généré le 12 oct. 2024 00:06

XYZ. La revue de la nouvelle

Cadaquès

Serge Behar

Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3483ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Behar, S. (2003). Cadaquès. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 80–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Cadaquès

Serge Behar

> Il ne sut plus si c'était Tcheou qui rêvait qu'il était un papillon, ou un papillon qui rêvait qu'il était Tcheou.
> Tchouang Tseu – Livre II

Tu es dans ta maison de Cadaquès, en Espagne, au bord de la piscine. Tu regardes Betty nager, tu la trouves plus belle que jamais. Elle te fait signe de la main et tu lui réponds en souriant. Tu sirotes un margarita : tu profites de ces quelques jours de vacances bien mérités, tu oublies pour deux semaines la finance, les complets sombres, les mondanités.

Quand soudain un grand bruit, une clameur surnaturelle, envahit le ciel.

□

Ta main s'élève et éteint le réveil dans un geste trop précis pour ne pas te mettre mal à l'aise.

Où es-tu ? Tu ne connais pas cet endroit. Des rais de lumière grise filtrent à travers des vénitiennes fermées. Tu entends le bruit assourdi de voitures qui passent, sur un boulevard, en contrebas. Tu es dans un appartement, sans doute dans une grande ville. À quel étage ? Tu l'ignores. Le réveil que tu viens d'éteindre indique six heures.

Tu te lèves et tu quittes la tiédeur vaguement écœurante de ce lit étranger. Tes yeux commencent à s'habituer à la pénombre. La pièce, que tu distingues mieux à présent, est toute petite : juste assez de place pour un grand lit et une armoire avec des miroirs sur les portes. Dans un coin, un petit foyer de marbre, qui ne sert sans doute plus. On peut à peine faire le tour du lit. Sur le mur, un papier peint oppressant, noir avec de grosses fleurs rouges.

Dans le lit, à côté de la place que tu viens de laisser, une femme dort. Tu ne distingues qu'une masse de cheveux noirs, et un corps que tu devines trop lourd sous les couvertures, qui s'élève et s'abaisse au rythme de sa forte respiration.

Le tic-tac du réveil, le grondement lointain des voitures qui passent une à une et la respiration de cette femme encore endormie. Ta femme ?

Tu sors de la pièce et les craquements du plancher sous tes pas te font sursauter. Tu ouvres la première porte qui se présente à ta gauche. La salle de bains. Malgré l'obscurité, tu trouves immédiatement l'interrupteur. Cela te donne la nausée. Depuis combien de temps vis-tu ici ? Tu allumes la lumière.

Dans le miroir au-dessus du lavabo, c'est bien toi, c'est bien ton visage. Le pyjama de flanelle rayée dont tu es affublé te fait sourire, d'un sourire que l'angoisse fige vite en rictus. Tu passes ta main sur ton menton mal rasé. Tu t'asperges la figure avec de l'eau : la sensation n'est pas désagréable, mais rien n'y change. Sous la lumière trop faible d'une ampoule nue, la salle de bains, elle aussi, est trop petite. Un lavabo, une baignoire où pend un rideau de douche jauni. Que fais-tu ici ? Est-ce que tu travailles ? Quel est ton métier ? À quoi occupes-tu ton temps ? Quels peuvent être tes projets, tes loisirs, tes espoirs ? À en juger par le décor dans lequel tu vis, leur probable médiocrité te fait frissonner.

Dans le couloir, tu entends des pas pesants et les craquements du plancher. Tu n'oses plus sortir de la salle de bains. Tu y passes plusieurs minutes à t'interroger.

Tu te résous enfin à sortir dans le couloir où flotte une forte odeur de café. Tu entends le bruit crachotant de la cafetière qui finit de le passer. Ça vient de la dernière porte du couloir. Ta femme doit y être, tu redoutes de voir de quoi elle a l'air, d'être mis en sa présence. Tu t'avances quand même vers la porte de la cuisine. La femme te tourne le dos, penchée sur un évier. Tu t'assois à la table minuscule, recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs. La femme qui pourtant t'a sûrement entendu entrer, n'a pas tourné la tête. Elle est grosse, pieds nus, enveloppée

d'un épais peignoir en ratine. Puis elle se retourne, se penche machinalement vers toi et t'embrasse furtivement sur la bouche, les lèvres fermées. Tu ne peux t'empêcher d'avoir un mouvement de recul face à ce contact étranger. Peut-être que plus jeune, plus mince, elle n'était pas laide. Peut-être qu'elle avait pu être jolie. Mais tu ne peux supporter la vue de ces traits épaissis, de ces poches sous les yeux, de ce visage sans charme de femme mûre, trop brune, trop grasse, encore empâté par la nuit. Tu te lèves alors qu'elle dépose sur la table deux tasses pleines de café fumant. De nouveau dans le couloir, tu ouvres au hasard la première porte que tu trouves. C'est le salon, lui aussi dans la pénombre, lui aussi trop petit. Quelle vie peux-tu donc mener ici ? Est-ce que tu es mort ? Est-ce cela, l'enfer ?

Sur la table du salon, tu aperçois un catalogue d'agence de voyages, resté ouvert à une page qui propose des locations à Cadaquès, en Espagne. Sur l'une des photos, un homme est allongé au bord d'une piscine, sirotant un cocktail ; dans la piscine, une femme comme on en voit sur ce genre de catalogues, ravissante, bronzée, lui fait signe de la main.